



Remise en question de la zoothérapie

Blogue de Charles Danten : <http://charles-danten.blog4ever.com/blog/index-511128.html>



Charles Danten

Si vous possédez un animal de compagnie, cette analyse révélatrice sur les relations équivoques entre humains et animaux vous ébranlera. Les bienfaits allégués de cette fréquentation, autant pour les humains que pour les animaux, manquent cruellement de démonstrations probantes, alors que ses méfaits attestés sont totalement ignorés.

Accepter comme thème de discussion une catégorie qu'on croit fautive expose toujours à un risque : celui d'entretenir, par l'attention qu'on lui prête, quelque illusion sur sa réalité. Pour mieux cerner un obstacle imprécis, on soulignera des contours dont on voulait seulement démontrer l'inconsistance ; car, en s'attaquant à une théorie mal fondée, la critique commence par lui rendre une façon d'hommage. Le fantôme, imprudemment évoqué dans l'espoir de le conjurer définitivement, n'aura disparu que pour surgir de nouveau, et moins loin qu'on ne s'imaginait du lieu où il était apparu.

Claude Lévi-Strauss¹

Aujourd'hui, on prescrit un animal de compagnie avec autant de désinvolture qu'un cachet d'aspirine. La relation affective avec un animal est désormais perçue comme une intervention thérapeutique comparable à un médicament. Cette idée est tellement répandue qu'on assiste présentement à de nombreuses interventions officielles de personnes et d'organismes qui font une promotion tapageuse des bienfaits perçus du rapport à l'animal dont voici quelques exemples tirés d'un dossier fort épais :

« La présence valorisante et stimulante d'un animal, et plus particulièrement d'un chien, en milieu scolaire peut être un déclencheur de bonne conduite, mais aussi un modificateur comportemental pour les jeunes », écrit dans le quotidien *La Presse* du 23 août 2003 le vétérinaire chroniqueur François Lubrina, dans un article sur *Zoothérapie Québec*.

« La présence d'un animal a un effet sur la douleur. Tout comme les jeux vidéo. C'est prouvé, dit le D^r Pierre Déry. Lui non plus n'hésite pas aujourd'hui à recommander ce programme [la zoothérapie] à d'autres établissements [hospitaliers pour enfants]. Le D^r Déry, est-il utile de le rappeler, est infectiologue », conclut un article du magazine *L'Actualité* du 1^{er} mars 2005 intitulé *La meute du bonheur*.

Pour sa part, le psychiatre Français David Servan-Schreiber, l'auteur du livre *Guérir*², ne tarit pas d'éloges : « Pour ce qui est de sa dépression, le plus bénéfique pour ce patient serait de se procurer un chien (un petit chien, cela va de soi, pour minimiser les risques de chute). Si le patient soutient que ce sera trop de travail, un chat fera l'affaire, lequel n'a pas besoin d'être sorti. Si cela lui semble toujours trop, un oiseau, ou bien un poisson. Si le patient refuse toujours, alors une belle plante d'appartement. »

Des bienfaits réels ?

Pourtant, depuis ses premiers balbutiements, qui remontent aux années 1960 avec les articles publiés par le psychiatre américain Boris Levinson³, considéré comme le père de la zoothérapie moderne⁴, plusieurs chercheurs indépendants ont non seulement démenti sans équivoque l'efficacité de la zoothérapie, mais ont dénoncé la piètre qualité de la recherche dans ce domaine contrôlé presque exclusivement par l'industrie des animaux de compagnie⁵.

Or, curieusement, malgré l'évidence, les bienfaits perçus de la zoothérapie sont pris au pied de la lettre sans aucun discernement, la société en général se complaisant dans cette croyance à grand renfort de sondages et d'études véreuses qui se veulent rassurants sur le bien-fondé de ses penchants animaliers en amalgamant « sensationnalisme » à « science », « majorité » à « légitimité » et « amour » à « nécessité »⁶.

La zoothérapie aiderait à la guérison des enfants sous chimiothérapie, contribuerait au développement des enfants autistes, faciliterait les interactions sociales, adoucirait la solitude, guérirait la dépression, contribuerait à la bonne forme physique, stimulerait la bonne conduite en développant le sens de l'empathie et des responsabilités, induirait à un plus grand respect de la nature, tout en favorisant le bien-être des animaux.

Mais où sont les preuves ?

En science, il y a essentiellement deux types d'études :

I. Celles qui formulent des hypothèses

Les études qui s'appuient exclusivement sur des opinions d'experts ou des faits anecdotiques sont extrêmement utiles pour ouvrir des portes et identifier des phénomènes nouveaux. Mais, ce type d'étude démontre rarement la valeur d'un traitement ou l'existence d'un rapport de cause à effet. Cent, voire mille anecdotes ne font pas une vérité.

Pour le dire autrement, vous pouvez être des centaines de millions à penser que le stress cause le cancer, que le pénis de tigre moulu augmente le tonus sexuel et que le rapport à l'animal de compagnie est sain et bénéfique, vous n'avez pas nécessairement raison. « Majorité » n'est pas synonyme de « légitimité » et « opinion » ne veut pas dire « vérité ». Si tout le monde a le droit à son opinion, tout le monde ne peut pas avoir raison en même temps. Les vérités objectives et rationnelles existent.

Le monde peut bien être interprété de différentes façons, il n'en demeure pas moins qu'il est foncièrement le même pour tout le monde.

II. Celles qui mettent les hypothèses à l'épreuve

Les phénomènes nouvellement découverts sont mis à l'épreuve avec des études expérimentales ou épidémiologiques. En science, il n'est pas suffisant de « savoir » intuitivement qu'une observation, une opinion ou une hypothèse est « vraie » ; on doit prouver qu'elle est vraie en utilisant une sorte de « lampe de poche » pour nous aider à voir clair dans l'obscurité des perceptions. Les apparences étant souvent trompeuses, l'humanité a inventé la démarche scientifique précisément pour éliminer les biais multiples qui peuvent influencer les conclusions d'un chercheur ou d'un observateur et l'induire en erreur.

Mais il faut être prudent, car une étude de type II peut être aussi biaisée qu'une étude de type I. Les déficiences et les mécanismes mentaux de son utilisateur étant le talon d'Achille principal de la science, avant de crier *eurêka* !, il est primordial de prendre en considération non seulement la qualité du protocole expérimental utilisé, mais la source de financement de l'étude et l'affiliation des chercheurs⁷.

Où se situe la zoothérapie ?

Depuis cinquante ans, la grande majorité des études qui servent à promouvoir la zoothérapie sont des études de type I. En 1997 — ça n'a guère changé depuis⁸ —, le Dr David T. Allen, un épidémiologiste américain, écrivait ceci :

Ayant passé en revue plus de 1000 études, je n'ai pas trouvé une seule étude [étude de type II] qui décrit les gains en comparaison des pertes sur l'état de santé général de la société, en relation avec l'interaction entre les humains et les animaux. En d'autres mots, je n'ai pas trouvé un seul article [étude de type II] qui compare la magnitude des effets des cas cités avec un groupe témoin ou avec le public en général. Sur l'échelle des critères de validité scientifique, ces études [études de type I] sont à ranger sur l'échelon le plus bas. Les rapports qui vantent les mérites de la relation des êtres humains avec les animaux sont fondés sur des études descriptives et sur l'opinion des experts, et les études de ce genre [études de type I] sont les moins valides de toutes⁹.

Des allégations remises en question

Traitement du cancer

Que certains enfants sous chimiothérapie semblent manifester une anxiété moindre et une meilleure attitude en présence d'un animal, état attesté par un taux de cortisol sanguin réduit – une mesure empirique de l'état psychologique –, est une observation intéressante en soi, *a priori*, mais qui ne dit rien sur la réalité du traitement ni sur son lien avec la présence d'un animal¹⁰.

Cette réduction de l'anxiété pourrait aussi provenir d'une manifestation d'intérêt plus grande pour l'enfant ou par la présence d'une personne rassurante envers qui l'enfant éprouve de bons sentiments. L'usage d'un jeu, par exemple, ou la présence d'un ami ou d'un parent, pourraient aussi bien faire l'affaire, sinon mieux, car ce ne sont pas tous les enfants qui sont à l'aise avec un chien.

Pour être valide, ce genre d'observation anecdotique (étude de type I) doit être corroboré par une étude conçue selon un protocole standard (étude de type II), afin de mesurer non seulement le lien de cet effet anxiolytique avec l'animal lui-même (tenant compte de sa durée au quotidien et des visites subséquentes), mais sa corrélation avec le taux de survie.

Quoi qu'il en soit, à ce jour, aucune étude digne de ce nom n'a pu établir avec certitude un lien entre l'attitude et le cancer. L'étude la plus récente, celle du D^r James Coyne sur plus de 9 000 personnes atteintes d'un cancer de la tête et du cou, a démontré qu'il n'y en avait pas¹¹. L'attitude d'une personne peut sûrement jouer un rôle sur sa qualité de vie et sa longévité, mais selon les données actuelles, une bonne ou une mauvaise attitude n'empêchera pas la récurrence d'un cancer.

Nage avec les dauphins

Toutes les études – sans exception – sur les bienfaits imputés aux dauphins, voire à l'équitation, sont des études exclusivement mandatées par l'industrie et effectuées ou contrôlées par les propriétaires et les employés eux-mêmes de ces centres de thérapie. Elles sont donc fortement tendancieuses, voire inutilisables. Les rares études fiables (études de type II), comme celles qui sont répertoriées par Humphries Tracy L.¹², sont unanimes : nager avec les dauphins n'améliore pas la condition des autistes, ni de qui que ce soit d'ailleurs.

Récemment, en 2007, les scientifiques Lori Marino et Scott Lilienfeld, spécialistes renommés des dauphins, ont dénoncé la piètre qualité des études sur la thérapie

assistée par les dauphins : « cette thérapie n'offre aucune amélioration palpable dans l'état des enfants atteints d'un déficit mental. [...] Fréquemment associée à des blessures et à des infections, cette thérapie est aussi dangereuse pour les enfants que pour les dauphins qui font l'objet d'une chasse effrénée, aussi méconnue que cruelle.¹³»

Promenade quotidienne

Selon le sociologue français Jean Yonnet : « La double obligation quotidienne de sortir son chien paraît en outre insuffisante pour favoriser les liens sociaux imputés à la zoothérapie. D'autant plus que le chat est plus populaire que le chien et qu'il ne sort presque jamais de ses appartements. En outre, la présence d'un animal dans la rue peut tout autant faire obstacle à une rencontre fortuite que la favoriser. Dans les faits, le meneur de chien doit souvent se tenir loin des autres à cause de la peur qu'il suscite (présence d'enfants, d'autres chiens incompatibles, peur des allergies, peur des chiens).¹⁴»

Une personne qui a une vie insatisfaisante, à cause de lacunes psychosociales ou de problèmes physiques, voudra composer en acquérant un animal de compagnie. Mais ce nouveau compagnon ne règle pas les problèmes sous-jacents, et peut même les exacerber s'il rend la sédentarité et l'isolement temporairement plus tolérables. Cela se traduit notamment par un infantilisme collectif fâcheux pour notre société, un moyen de gonfler « l'avoir » au détriment de « l'être ».

Pour vanter la zoothérapie, les mêmes références sont citées jusqu'à la nausée, celle notamment de Friedman¹⁶ sur les bénéfices cardiaques imputés aux animaux alors que cette étude a peu de poids scientifique en regard de son protocole expérimental, peu convaincant.

Si vous pensez qu'un chien peut vous aider à garder la forme, détrompez-vous ! Une étude comparative du professeur Mike Kelly de la Greenwich University aux États-Unis (étude de type II) a démontré que la promenade sans chien est beaucoup plus bénéfique pour le cœur. En effet, à cause des arrêts pipi fréquents, le cœur n'est pas suffisamment stimulé pour en retirer un bénéfice. Après seulement 14 semaines, le poids, le taux de cholestérol et la pression sanguine de ceux qui se promenaient sans chien étaient beaucoup moins élevés que ceux de l'autre groupe de sujets qui se promenaient avec un chien. La santé générale du groupe sans chien était bien meilleure que celle du groupe avec chien¹⁷.

Par ailleurs, dans une étude d'envergure sur 21 000 personnes (2006), une des très rares études épidémiologiques (étude de type II) non parrainées par l'industrie, les scientifiques finlandais Koivusilta Leena K. et Ojanlatva Ansa¹⁸ ont démontré que les propriétaires d'animaux sont plus souvent malades et font moins d'exercices que la moyenne : 26 % de ceux qui possèdent des animaux de compagnie font de l'embonpoint, contre 21 % des gens qui n'en ont pas. Quant à l'exercice, 16 % des propriétaires d'animaux en faisaient moins d'une fois par mois, contre 2 % des autres. Le risque de problème de santé est de 10 à 20 % plus élevé, même en tenant compte de facteurs comme l'âge ou le niveau socioéconomique. Il s'agit d'une augmentation du risque comparable à celle qu'ont les célibataires, les veufs et les divorcés.

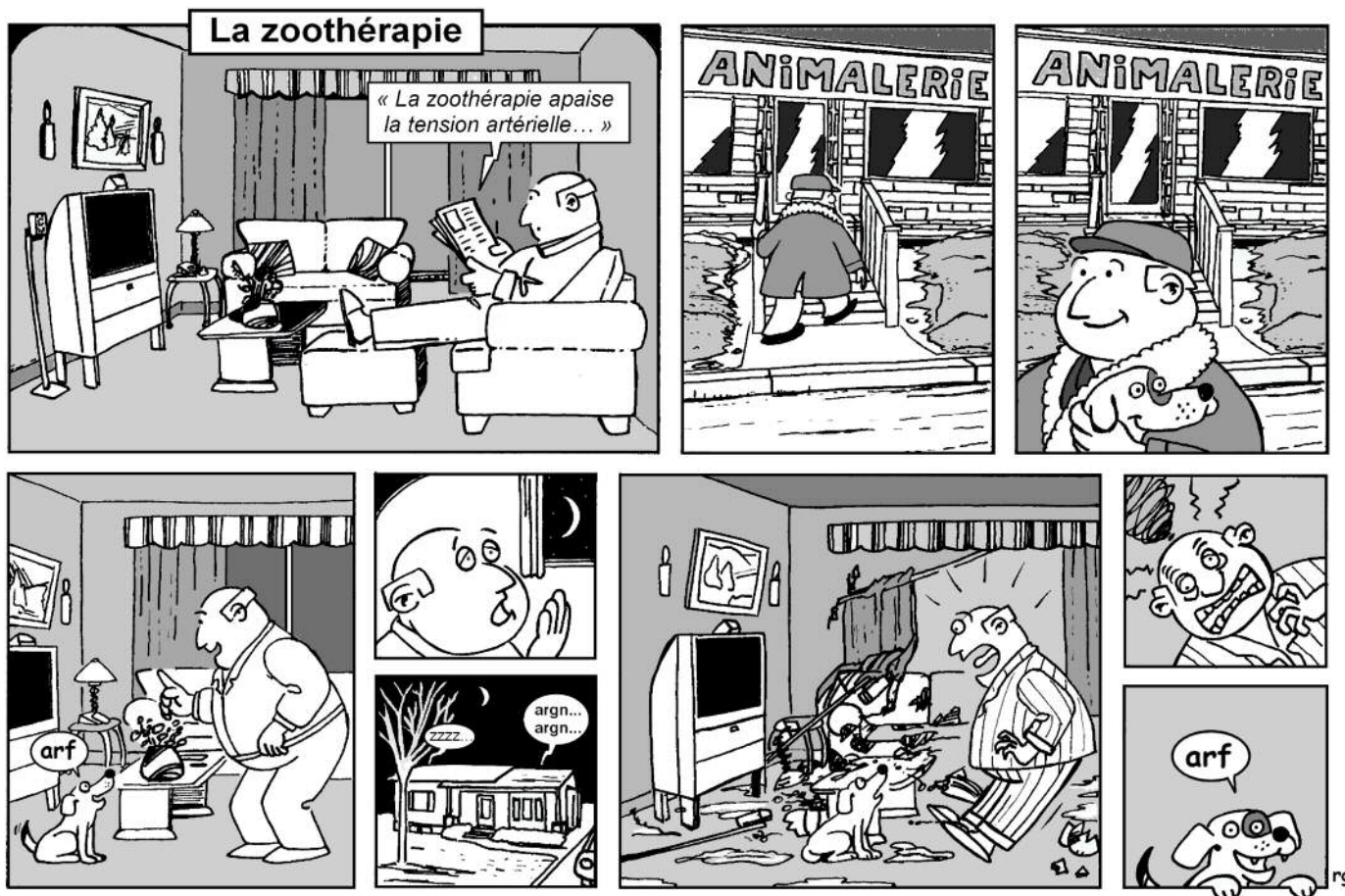
Le positivisme commun

On ne le dit pas, mais la zoothérapie est un épiphénomène du positivisme commun, une forme de pensée unidimensionnelle qui remonte au moins aux anciens Grecs¹⁹. Dans cette forme de réflexion, le doute, le scepticisme et la raison sont désavoués au profit de pensées se traduisant par des actions

positives ou agréables émotionnellement. Dans cette logique, l'important est d'aller de l'avant sans trop s'attarder aux effets néfastes de ses faits et gestes. Le positivisme commun est une sorte de gestion des émotions négatives par la fuite en avant, l'action ayant un effet anxiolytique reconnu, quoique éphémère²⁰.

La mode désormais dépassée des psychothérapies brèves des années 1960 – la zoothérapie moderne est née à cette époque – a popularisé les bienfaits de la pensée positive au point d'en faire une religion. Ces méthodes furent conçues alors non pour guérir, mais pour soulager quelque peu les malades et favoriser le plus rapidement possible une réinsertion active dans le milieu de travail.

D'ailleurs, Boris Levinson lui-même, l'instigateur de la zoothérapie, ne s'en cache pas : « Je désire réitérer le fait soulevé par tellement d'hygiénistes mentaux que nous avons trop d'enfants perturbés. En outre, le traitement prend une éternité et un raccourci est nécessaire. Je crois que dans de nombreux cas, l'usage des *pets* en psychothérapie offre un tel raccourci. »²¹



Mythes

Ainsi, la zoothérapie n'est ni plus ni moins qu'une béquille comme l'alcool ou la cigarette.

Un mot trompeur

L'emploi du mot « thérapie », qui veut dire « cure » au sens propre, est trompeur. Si les animaux peuvent nous faire sourire ou nous faire oublier momentanément notre vie souvent triste et fastidieuse, la musique, les voyages, les amis, le cinéma et la crème glacée aussi. Cependant, il n'est nullement question de cure, tout au plus de soulagement ou de divertissement. Les mots « succédané » ou « palliatif » sont beaucoup plus appropriés. Ils évoquent la courte durée et le substitut, l'effet s'estompant rapidement une fois passé l'attrait du nouveau.

Cette distinction est vitale, car le sensationnalisme et l'usage du langage scientifique pour cacher le manque de preuves sont les oripeaux les plus classiques de la pseudoscience. Les agents sociaux qui font une promotion agressive de la zoothérapie — c'est aussi vrai pour la psychothérapie — utilisent le mot « thérapie » pour introduire la notion d'*aspirine* en science, et par le fait même augmenter sa valeur perçue et inciter à la consommation.

Les abandons d'animaux

C'est d'ailleurs ce qui explique en partie pourquoi les fourrières sont débordées. Les consommateurs attirés par les promesses mirobolantes de la zoothérapie se font prendre au jeu et se retrouvent avec un animal qui finit avant longtemps par les incommoder tellement il est encombrant. Par principe, plusieurs vont s'efforcer de le garder, alors que d'autres, moins scrupuleux, le jetteront tout simplement à la « poubelle » comme un vulgaire déchet²².

Il est difficile d'avancer des chiffres précis, car il n'y en a pas, mais selon diverses sources comme l'Académie de médecine vétérinaire du Québec (sondage Léger et Léger), et M. Pierre Barnotti directeur de la SPCA de Montréal (communication personnelle), au Québec, on jetterait dans les fourrières entre 200 000 et 500 000 chiens et chats par année (la population de chiens et de chats est estimée à 2 millions). Ces chiffres n'incluent pas les autres espèces aussi nombreuses et les animaux détruits sur demande, au tout-venant, par les vétérinaires.

Les effets sur les animaux

Nous tenons tous pour acquis que la zoothérapie est aussi bonne pour les animaux que pour nous. Or, la

vérité est tout autre. Ce que nous faisons aux animaux sous des apparences innocentes a des répercussions méconnues non seulement sur leur bien-être, sur l'environnement et sur autrui, mais plus particulièrement sur les enfants, car ce sont eux qui devront payer les pots cassés.

Chaque espèce a une nature profonde, une fonction, des besoins de nourriture et d'espace, une série d'activités intrinsèques qui lui sont propres. Ces éléments se sont formés au cours de plusieurs millions d'années d'évolution et font partie de l'équipement génétique de chacune²³. Or, un animal en captivité ne peut en aucun cas manifester sa nature profonde. Qu'il soit asservi par l'Homme depuis plus ou moins longtemps, le chien sera toujours un loup dénaturé privé de ses instincts de prédateur ; le chat domestique, un prédateur carnivore en état d'inhibition permanente ; l'oiseau en cage, un être privé, comme les autres, de ses prérogatives les plus fondamentales : aller et venir librement, explorer son territoire, socialiser avec ses semblables, se reproduire et manger les aliments qui lui conviennent.

Un animal contraint de vivre dans un milieu qui n'est pas le sien est soumis à un déséquilibre presque constant. Il développera obligatoirement une foule de comportements névrotiques dus au manque des différents facteurs dont il a besoin pour incarner sa vraie nature et aux liens affectifs de dépendance totale auxquels il est soumis.

L'Homme n'hésite pas à trafiquer l'apparence de l'animal, à le confiner dans des espaces sous son contrôle, faisant preuve d'une tyrannie certaine. Il lui impose une proximité exclusive ou peu partagée. Il limite ses possibilités d'expression spécifique, notamment avec ses congénères. Il sélectionne chez l'animal des formes et des comportements répondant à ses attentes et le conditionne à des rituels. Il lui impose ses compétences, des codes et des décisions. Il l'enferme dans ses émotions, affects et projections, et attend de lui des interactions conventionnelles²⁴.

L'internement des animaux pour notre seul plaisir et notre seul confort est une violence gratuite qui a des conséquences sous-estimées, et que cela dure depuis 10 000 ans ne lui confère pas pour autant une légitimité. Violence silencieuse et cachée par le

voile des bonnes intentions et de la nécessité, mais dont se moquent les bêtes à qui l'on impose des conditions de vie auxquelles elles ne sont pas adaptées.

De plus, les morsures, les aboiements, le problème des crottes, les animaux errants et le saccage des lieux publics sont les causes principales des tensions civiques en milieu urbain. Aux États-Unis par exemple, il y a plus de 5 millions de morsures rapportées par année, et ce chiffre est un pâle reflet de la réalité ; la plupart des victimes sont des garçons de moins de douze ans et selon l'Agence de santé publique du Canada, le visage est la cible la plus fréquente²⁵. Et n'allez surtout pas croire que les chiens de type molossoïde comme le pitbull sont les seules races dangereuses. M^{me} Dinoire, la première greffée du visage, a été mordue par un labrador²⁶.

Une présence non sans danger

Est-il prudent d'introduire des animaux sur une base régulière dans les hôpitaux pour enfants et les résidences pour personnes âgées aux prises avec un problème grave de contamination et de maladies nosocomiales ? Les risques de contagion sont réels pour une population par définition vulnérable. La plupart de nos épidémies les plus graves sont d'origine animale. Ne pas faire preuve de précaution dans de telles circonstances me semble imprudent surtout de la part d'un infectiologue comme le D^r Pierre Déry cité dans l'introduction²⁷.

C'est notamment à travers le rapport avec un animal que les enfants apprennent les règles de leurs relations futures²⁸ ; pour ces enfants, aimer devient synonyme de possession, domination, contrôle, plaisir et dépendance. En d'autres mots, on se comporte essentiellement — et pas toujours dans la forme, grâce à divers garde-fous comme la religion et la loi — avec les animaux comme on se comporte avec autrui. On agit avec les uns comme avec les autres²⁹. La condition animale est foncièrement une transposition inconsciente de la condition humaine, selon l'ethnologue français Jean-Pierre Digard, « le moule en creux ou en relief, ou le contretype, en positif et en négatif, des relations entre les hommes.³⁰»

Dans son livre *The dreaded comparison : human and animal slavery*, Marjorie Spiegel écrit ceci :

On peut considérer le rapport entre un chien et son maître comme un exemple parmi d'autres d'esclavage. Pour le maître, le chien est un bon chien tant qu'il marche au pied, ne démontre pas trop d'intérêt pour les étrangers ou les autres chiens, ne court pas à moins d'avoir la permission, n'aboie pas tant qu'on ne lui en donne pas l'ordre, et n'a pas de besoins émotifs à moins que son maître en exprime le désir. [...] Si un chien désire faire autre chose que ce qui plaît au maître, comme socialiser et jouer avec ses semblables, il peut être puni, voire battu. Toutes les actions indépendantes sont ainsi découragées. Pour éviter d'être battu et puni, le chien apprend à refouler ses désirs et à se conformer à ceux de son maître, son propriétaire légal omnipotent. Et si à n'importe quel moment, le maître se lasse, il peut l'abandonner en fourrière, où il sera détruit ni vu ni connu³¹.

Il y a bien sûr des gestes d'affection dans ce rapport de domination, de supérieur à inférieur, mais comme l'explique le professeur Yi-Fu Tuan de l'Université Yale aux États-Unis, « ces gestes ne sont possibles que dans des relations inégales. Ce sont des gestes de condescendance et de paternalisme qui adoucissent l'exploitation en lui donnant un visage plus humain. Sans eux, il n'y aurait que des victimes. Ils soulagent la souffrance associée à la domination et à l'esclavage. La domination teintée d'affection produit un animal de compagnie.³²»

À en juger par la popularité des animaux de compagnie, ce genre de rapports empreints d'un sadisme manifeste, en ce qui concerne le chien du moins — dans le cas du chat il est plutôt question d'une forme latente de sadisme, beaucoup plus cruelle par sa subtilité — est la norme dans notre société. Pour n'y voir aucun mal et considérer ce type de rapports digne d'être transmis aux enfants, il faut que cet état d'esprit soit profondément intégré aux mœurs de la collectivité au point de sembler tout à fait naturel et légitime³³.

L'endoctrinement

Dans les expériences pédagogiques, on réclame le respect des animaux et de la nature, mais se soucie-t-on seulement du respect des élèves — et des parents — lorsqu'on les endoctrine si jeunes en leur faisant croire que le rapport aux animaux est sain et bénéfique, et que la vie sans animaux est

Mythes

impensable ? Il est navrant que les enfants soient la cible privilégiée des industries animalières dès le plus jeune âge. Bien que certains enfants soient fortement attirés par les animaux – à ce compte-là par le sexe, les sucreries et la malbouffe aussi – ils sont incapables de jugement critique. C'est aux parents d'assumer ce rôle en faisant comprendre aux enfants que, parfois, il peut être cruel d'être « bon ».

Il me semble nuisible et moralement répréhensible d'exploiter les animaux, ou qui que ce soit d'ailleurs, pour des raisons ludiques ou uniquement pour faire marcher les affaires. Comment dans ces conditions peut-on faire comprendre aux enfants qu'il faut respecter la nature, les animaux et autrui si, en même temps, on leur montre des animaux soumis, accourés et dévalorisés comme des esclaves. Il est impossible d'accorder le moindre rôle récréatif ou pédagogique à un animal relégué au rang de jeu vidéo, enchaîné, en laisse ou en cage, que les barreaux soient symboliques ou non. Comme le dit Jean Claude Nouët, « le spectacle de la détention animale ne peut pas être une distraction »³⁴.

À l'heure du réchauffement climatique, de la destruction des écosystèmes et d'une perte de biodiversité problématique pour notre espèce, il est troublant de constater qu'une telle attitude soit encore si répandue même dans les couches sociales les mieux éduquées et les plus fortunées.

Heureusement, un certain nombre de personnes ne transmettent pas aveuglément aux générations futures des idées aussi dangereuses, car ils savent, comme le dit le proverbe Iakota, que : « Nous n'avons pas hérité cette planète de nos ancêtres. Nous l'empruntons à nos enfants. »³⁵

Les croyances et le symbolisme

Évidemment, après avoir lu ce qui précède, la tendance toute naturelle serait de jeter la pierre à l'industrie des animaux de compagnie. Mais ce serait une erreur. En effet, si l'industrie joue bel et bien un rôle, uniquement opportuniste, d'autres facteurs, aussi importants sinon plus, sont en jeu.

On mesure mal l'importance des croyances et du symbolisme sur la décision d'avoir un chien ou un autre animal. Chaque espèce, chaque race, y compris ses couleurs, a une signification symbolique cachée. Quand le dossier nommé « chien » ou « serpent » par exemple est sollicité dans le classeur mental où il est rangé inchangé depuis des siècles, l'esprit lit son contenu comme un robot³⁶.

Ces idées souterraines, qui font partie des mythes fondateurs de nombreuses cultures, expliquent non seulement la popularité de la zoothérapie, mais le rapport aux animaux en général, sorte de transposition inconsciente de nos complexes psychiques et symboliques. Elles résistent à la révision parce qu'elles font tellement partie de la normalité, et depuis si longtemps, qu'elles échappent à la conscience, devenant ainsi des dogmes qui dictent, mine de rien, non seulement notre conduite envers les animaux, mais envers la nature et envers autrui.

Quelques exemples

Un faire-valoir moral

Dans la liturgie chrétienne du Moyen Âge, explique l'historienne Rosalind Hill, notamment chez Saint François d'Assise, le saint des animaux, on retrouve la notion fautive voulant que ce soit les bêtes plutôt que les hommes qui sont les plus aptes à reconnaître la sainteté ou la bonté d'une personne³⁷. Selon cette version des choses, comme les animaux sont en général perçus comme de meilleurs juges de caractère que les humains, dans l'esprit du plus grand nombre, réussir à faire manger un animal dans sa main, l'appivoiser, et se faire aimer de lui est une preuve de confiance de la part de l'animal qui en dit long sur les grandes qualités humaines de la personne³⁸.

Les amoureux des bêtes étant généralement considérés comme de bonnes gens, dans les films grand public par exemple, voire en affaires, en politique et en amour, ces notions fausses, qui font figure de lieux communs, sont souvent exploitées pour faire vibrer le cœur du spectateur, du consommateur, de l'électeur ou d'un éventuel partenaire amoureux.

Un guide

L'image du bon Saint-Bernard qui sauve les pèlerins perdus dans la montagne ou ensevelis sous une avalanche a profondément marqué l'imaginaire collectif. Dans cet ordre d'idée, bien des gens sont convaincus que leur toutou va les défendre, les guider vers une forme de salut, ou les aider à devenir plus heureux. La civilisation occidentale est elle-même construite sur le modèle du berger qui guide son troupeau avec l'aide de ses fidèles chiens. « Dieu créa l'homme et, le voyant si faible, lui donna le chien ! », a dit Victor Hugo³⁹.

Des effets magiques

Au cœur de la zoothérapie, il y a l'idée ésotérique que les animaux en eux-mêmes, par leur nature toute spéciale, ont un don, qu'ils ont sur nous des effets magiques où surnaturels, et que par leur seule présence près de nous, ils ont le pouvoir mystérieux de nous transformer, de nous guérir et de nous remettre sur le droit chemin⁴⁰.

Un moyen d'évoluer

Selon l'ethnologue français Éric Baratay, « pour l'Église chrétienne du XIX^e siècle, se mettre à aimer les animaux [à la façon des saints comme Saint François] est un procédé fort ingénieux pour établir parmi les hommes le règne pur de la charité [...] Il s'agit d'extirper le goût du sang et de la cruauté, de rendre l'Homme meilleur pour ses congénères et donc de protéger l'humanité elle-même.⁴¹»

Le biais de l'enthousiasme

Ainsi, les études sur la zoothérapie ayant le plus de chance d'être retenues et publiées sont celles qui cadrent le mieux avec les intuitions dans l'air du temps, qu'elles soient fondées ou non. En d'autres termes, les évaluateurs, qui sont eux-mêmes sous l'emprise des paradigmes dominants, peuvent être biaisés dans leur sélection, choisissant de préférence

des études qui reflètent leurs croyances, en dépit de leurs mauvaises qualités scientifiques.

Les scientifiques américains Beck et Katcher (voir l'introduction et la première partie), ceux qui parmi les premiers avaient démenti sans équivoque les effets bénéfiques imputés à la zoothérapie⁴², avaient aussi noté ce biais attribué à l'enthousiasme qui peut porter des chercheurs, ou n'importe qui d'ailleurs, à conclure péremptoirement que les animaux peuvent avoir une influence autre que celle se limitant à une fonction de divertissement passager.

Autrement dit, les allégations des psychiatres Boris Levinson et David Servan-Schreiber, celles de *Zoothérapie Québec* et du Dr Pierre Déry, cités dans l'introduction, ont un tel impact sur la population parce qu'elles concordent à la lettre avec les superstitions les plus enracinées. L'industrie, avec la complicité des médias, eux-mêmes victimes de leurs propres illusions, n'a fait que les exploiter en se cachant derrière les mots « docteur », « recherche », « thérapie », « science », « majorité », « nécessité » et « amour » pour leur donner la légitimité qu'elles n'ont pas.

En définitive, pour en revenir à la citation du début, empruntée à Claude Lévi-Strauss, le fantôme de l'autoritarisme, autant intérieur qu'extérieur, est un piège aussi difficile à éviter qu'à conjurer. ☹

Bibliographie

DALLA BERNARDINA, Sergio. *L'éloquence des bêtes*, Métailié, 2006.
 CANTO-SPERBER, Monique. *Dictionnaire d'éthique*, PUF, 1997.
 CYRULNIK, Boris (dir.). « Les religions et l'animal » dans : *Si les lions pouvaient parler*, Gallimard, 1998.
 MARCUSE, Herbert. *La pensée unidimensionnelle*, Les Éditions de Minuit, 1968.
 MOREL, Corinne. *Dictionnaire des symboles, mythes et croyances*, L'Archipel, 2004.
 RONECKER, Jean Paul. *Le symbolisme animal : Mythes, croyances, légendes, archétypes, folklore, imaginaire*, Éditions Dangles, 1994.

SHERMER, Michael. *Why People Believe Weird Things*, Préface de Stephen Jay Gould, W.H. Freeman, 2002.
 SPIEGEL, Marjory. *The Dreaded Comparison: Human and Animal Slavery*, 1996. Mirror books, NY.
 TUAN, Yi-Fu. *Dominance and Affection: The Making of Pets*, New Haven, Yale University;
 VADAKARN, Jean-Luc. *Parle à mon chien ma tête est malade*, Paris, Albin Michel, 1992.
 VILMER, Jean Baptiste Jeangène. *Éthique animale*, PUF, 2008.
 WEST, Patrick. *Conspicuous Compassion: Why Sometimes it Really is Cruel to be Kind*, Civitas, 2004.

Charles Danten a une double formation universitaire en agronomie et en médecine vétérinaire. Il a pratiqué la médecine vétérinaire pendant 18 ans dont 10 à son propre compte. Cet article est tiré d'un essai présentement en rédaction.

Références et notes

1. LÉVI-STRAUSS. *Le totémisme aujourd'hui*, PUF, 1962, p. 25.
2. SERVAN-SCHREIBER, David. *Guérir*, Robert Laffont, 2003, p. 194.
3. LEVINE, Boris. «The dog as a co-therapist», *Mental hygiene*, vol. 46, 1962, p. 59-65.
«Pets: a special technique in psychotherapy», *Mental hygiene*, vol. 48, 1964, pp. 242-248. «Pet psychotherapy: use of household pets in the treatment of behaviour disorders in childhood», *Psychological reports*, 1965, 17, pp. 695-608. «Pets and personality development» *Psychological reports*, 1978, 42, pp. 1031-1038. «Pets, Child development, and mental illness, *Journal of the American veterinary Association*, vol. 157, n° 11, pp. 1759-1766. «Psychology of pet ownership», *Proceedings of the National Conference on the Ecology of the Surplus Dog and cat. Chicago*, Ill. : Conference, 1974, pp. 18-31. «The veterinarian and Mental hygiene», *Mental Hygiene*, 49, 1965, pp. 320-323. *Pet oriented child psychotherapy*, 2^e ed., Springfield, Charles C. Thomas, 1997.
4. BECK, A.M and A.H. Katcher. «A new look at pet-facilitated therapy», *Journal of the American Veterinary Association*, Vol 184, n° 4, Feb. 1984.
5. WILSON, C.C. and F.E. Netting. «Companion animals and the elderly: A state of the art summary», *Journal of the American Veterinary Medical Association*, 1983 (120, p.1425-1429. Beck A.M and Katcher, A.H., *art. cité*. SIEGEL, Judith M. «Companion animals in sickness and health», *The Society for the Psychological Study of Social Issues*, 1993. BARBA, B.E. «A critical review of research on the human/companion animal relationship: 1988 to 1993», *Anthrozoos*, vol. VIII, n° 1, 1995. MARINO, Lori and Scott Lilienfeld. «Dolphin-Assisted Therapy: Flawed Data, Flawed Conclusions», *Anthrozoos*, 11(4), 1998. SCHWARTS, Angela and Gary Patronek. «Methodological issues in studying the anxiety-reducing effects of animals: Reflections from a pediatric dental study», *Anthrozoos*, 15(4), 2002. HUMPHRIES, Tracy L. «Effectiveness of Dolphin-Assisted therapy as a behavioral intervention for young children with disabilities», *Bridges*, vol. 1, n° 6, May 2003. WILSON, C.C. and S.B. Barker. «Challenges in designing Human-Animal Interaction Research», *American Behaviour Scientist*, 47 (1), p.16-23, 2003. DIGARD, Jean-Pierre., *ouvrage cité*, p. 41. PACHANA, Nancy et al. «Relations between companion animals and self-reported health in older women : cause, effect or artifact?», *International journal of Behavioral Medicine*, 2005, vol. 12, n° 2, 103-110. KOIVUSILTA, Leena K. and Ojanlatva Ansa, «To have or not to have a pet for better health?», *PLoS One*1(1): e109.doi:10.1371/journal.pone.0000109. Kruger, K.A. & Serpell, J.A., « Animal-assisted interventions in mental health: Definitions and theoretical foundations ». In: Fine, A.H. (Ed.) *Handbook on Animal-Assisted Therapy: Theoretical Foundations and Guidelines for Practice*, 2nd Edition, pp. 21-38. New York: Academic Press, 2006, <http://www2.vet.upenn.edu/research/centers/cias/pdf/Animal%20Assisted%20Interventions%20in%20Mental%20Health.pdf>
« As demonstrated, animal-assisted interventions draw from an impressive variety of disciplines and perspectives (e.g., genetics, biology, developmental psychology, psychoanalytic theory, behaviourism). [...] While impressive in their variety and scope, not a single theory that appears in this chapter has been adequately tested empirically, and most studies have returned equivocal or conflicting results when the necessary testing has been attempted. »
6. LUBRINA, François. « Aimer un animal serait-il le huitième péché capital », *La Presse*, 9 mars 2002. KRUGER, K.A. et Serpell J.A. *art. cité*; Beck A.M and Katcher, A.H., *art. cité*.
7. Idem. Pour une bonne explication de la méthode scientifique, voir Reboul Olivier, *Langage et idéologies*, PUF, 1980; *Guide to Clinical Preventive Services*, 3rd Edition, 2000-2002, XIXVIII: «Evaluating Quality of the Evidence».
8. KOIVUSILTA, Leena K. et Ojanlatva Ansa. *art. cité*; Kruger, K.A. et Serpell J.A., *art. cité*.
9. ALLAN, David T. *art. cité*.
10. KRUGER, K.A. et Serpell, J.A. *art. cité*.
11. COYNE, James, *Cancer*, 2007.
12. HUMPHRIES, Tracy L. *art. cité*. voir aussi à propos des enfants autistes : Beck A.M and Katcher, A.H., *art. cité*. et Kruger, K.A. et Serpell J.A., *art. cité*.
13. Pour une révision des « études » sur la zoothérapie et l'autisme, voir dans les notes, A.M. Beck et A.H. Katcher (1984) et K. A. Kruger et J. A. Serpell, 2006. Kaiser Lana et al., «Can a week of therapeutic riding make a difference? – A pilot study», *Anthrozoos*, 17 (1), 2004, p. 63. Marino Lori and Lilienfeld Scott, 2007. Dolphin-Assisted therapy: More Flawed Data and More Flawed Conclusions. *Anthrozoos*, vol. 20, issue 3: pp. 239-249;
14. YONNET, Paul. *Jeux, modes et masses*, 1945-1985, Gallimard, 1985; Pour une révision des « études » sur les liens sociaux et la zoothérapie, voir Kruger et Serpell, *art. cité*.
15. KOIVUSILTA, Leena K. et Ojanlatva Ansa. *Art. cité*;
16. FRIEDMAN, E. «Animal companion and one year survival of patients after discharge from a coronary unit», *Public Health Reports* 95,1980, p. 307-312.
17. DOBSON, Roger. «Walking the dog not as good as walking alone», *The Independent* (London) 3/5/1998; http://findarticles.com/p/articles/mi_qn4158/is_19980503/ai_n14154858

18. KOIVUSILTA, Leena K. et Ojanlatva Ansa, *art. cité.*
19. MARCUSE, Herbert., *La pensée unidimensionnelle*, Les Éditions de Minuit, 1968. SENÉCAL, Jacques, *Manières de dire manières de penser : initiation à la réflexion critique sur les lieux communs*, Liber, 2004.
20. GREENBERG, Jeff et al. «Why Do People Need Self-esteem? Converging Evidence That Self-Esteem serves an Anxiety-Buffering Fonction», *Journal of personality and social psychology*, Dec. 1992, vol. 63, issue 6, pp. 913.
21. LEVINSON, Boris. «Pets: A special technique in child psychotherapy», *Mental Hygiene*, vol. 48, 1964, p. 243.
22. VILMER, Jean-Baptiste Jeangène. *Éthique animale*, PUF, 2008.
23. ROLLIN, B.E. dans Canto-Sperber, *Dictionnaire d'éthique*, PUF, 1997. SPENCER, Stuart. «History and Ethics of Keeping Pets : comparison with farm animals», *Journal of Agriculture and Environmental Ethics*, 2006, 19, pp. 17-25. Irvine Leslie, «Pampered or enslaved? The moral dilemmas of pets», *International journal of Sociology and Social Policy*, vol. 24, n°4, 2004, pp. 5-16.
24. MONTAGNER, Hubert. « Un élément de qualité de vie », *Rencontres à Nantes*, le 28 et 29 septembre 1998, Paris, Éditions AFIRAC, p.5 dans Talin Christian, *Anthropologie de l'animal de compagnie : L'animal autre figure de l'altérité*, L'Atelier de L'Archet, 2000.
25. *Idem.*
26. Rapport sur les animaux en divagation présenté par M. Albert Ledroit.
27. PILET, Charles D^f. *L'animal médecin*, Actes Sud, 2005.
28. Voir à ce sujet la thèse désormais classique de l'ethnologue français André G. Haudricourt, « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », *L'Homme*, 1962 (2) n° 1, pp. 40-50.
29. SZTYBEL, David. «Can the treatment of animals be compared to the holocaust?», *Ethics and the environment*, 11(1), 2006. Nibert D. *Animal rights/ Human rights. Entanglement of oppression and liberation*, Lanham, Rowman & Littlefield Publishers; Vilmer Jean-Baptiste Jeangène, *ouvr. cité.*
30. DIGARD, Jean-Pierre. *ouvr. cité.*
31. SPIEGEL, Marjory. *The dreaded comparison: human and animal slavery*, 1996. Mirror books, NY, p. 47. MONTAGNER, Hubert. « Un élément de qualité de vie », *Rencontres à Nantes*, le 28 et 29 septembre 1998, Paris, Éditions AFIRAC, p. 5 dans Talin Christian, *Anthropologie de l'animal de compagnie : L'animal autre figure de l'altérité*, L'Atelier de L'Archet, 2000.
32. TUAN, Yi-Fu. *Dominance and affection: The making of pets*, New Haven, Yale University Press, 1984, chap. 5.
33. REBOUL, Olivier. *ouvr. cité.*
34. STUART, Spencer. «History and ethics of keeping pets: comparison with farm animals», *Journal of Agricultural and Environmental Ethics* (2006) 19 : 17-25; Irvine Leslie, «The problem of unwanted pets : A case study in how institutions «think» about client's needs», *Social Problems*, 2003, vol. 50, n° 4, pp. 550-566; «Pampered or enslaved? The moral dilemmas of pets», *International journal of Sociology and Social Policy*, vol. 24 n°4, 2004, pp. 5-16. DALY, Beth et L.L. Morton. «Children with pets do not show higher empathy: A challenge to current views», *Anthrozoös*, 16(4), 2003, pp. 298.
35. VILMER, Jean-Baptiste Jeangène. *ouvr. cité*, p. 182.
36. MOREL, Corinne. *Dictionnaire des symboles, mythes et croyances*, L'Archipel, 2004. RONECKER, Jean Paul. *Le symbolisme animal : Mythes croyances, légendes, archétypes, folklore, imaginaire*, Éditions Dangles, 1994.
37. HILL, Rosalind. « Saints, Beasts, and Legal Order in the Middle Ages », *Anthrozoös*, vol. 1, n° 2, p. 66.
38. LORY, Dal F. « Feeding wild animals: The urge, the interaction, and the consequences », *Anthrozoös*, vol. 1, n° 4, p. 255.
39. LUBRINA, François. « Aimer un animal serait-il le huitième péché capital », *La Presse*, 9 mars 2002. Cet article contient tous les présupposés qui polluent l'imaginaire collectif et sur lesquels l'industrie des animaux de compagnie s'appuie pour construire ses campagnes de mise en marché.
40. KRUGER, K.A. & Serpell, J.A., *art. cité.* « Theories regarding the mechanisms responsible for therapeutic benefits tend to center on either the notion that animals possess unique attributes that can facilitate and contribute to therapy ».
41. BARATAY, Éric. « Respect de l'animal et respect de l'autre, l'exemple de la zoophilie catholique à l'époque contemporaine », dans : B. Liset et G. Ravis-Giordani (éd.), *Des bêtes et des hommes : un jeu sur la distance*, éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques, p. 255-265, 1995; « Le Christ est-il mort pour les bêtes », *Étude Rurales*, janvier décembre, 1998, 147-148 : 27-48. CYRULNIK, Boris (dir.). « Les religions et l'animal » dans : *Si les lions pouvaient parler*, Gallimard, 1998. MILLIET, Jacqueline. « Le statut aléatoire de l'animal familial : les exemples du bouledogue et des animaux de laboratoire », dans : B. Liset et G. Ravis-Giordani (éd.), *Des bêtes et des hommes : un jeu sur la distance*, éd. Du Comité des travaux historiques et scientifiques, p. 119-132, 1995.
42. BECK, A.M. and Katcher, A.H. *art. cité.*